

Dé/construire les royaumes. L'idée de résistance dans *Royaume scotch tape* de Chloé Savoie Bernard, suivi d'un entretien avec l'autrice

Marie-Andrée Bergeron

Université de Calgary

Résumé

Cet essai vise à amorcer une réflexion autour du premier recueil Chloé Savoie-Bernard, *Royaume scotch tape* (2015). On y relève notamment une filiation entre l'esthétique de Savoie-Bernard et celle de certains textes contre-culturels. L'analyse est suivie d'un entretien avec l'autrice où elle parle de ses influences, de leurs interactions et de sa démarche poétique. Chloé Savoie-Bernard est déjà l'une des voix littéraires féministes les plus remarquées de sa génération.

Abstract

This essay aims to initiate a reflection on the first collection Chloé Savoie-Bernard, *Royaume scotch tape*. In particular, we note a filiation between the aesthetics of Savoie-Bernard and that of certain counter-cultural texts. The analysis is followed by an interview with the author where she talks about her influences, their interactions and her poetic approach. Chloé Savoie-Bernard is already one of the most remarkable feminist literary voices of her generation.

« Mon amour, je ne guérirai jamais si tu me fourres dans ma blessure ». Ainsi s'ouvre le recueil de Chloé Savoie-Bernard. Les mots de Josée Yvon, figure phare du mouvement contre-culturel québécois, féministe pour le moins ambiguë, résistante aux modes d'expression normés, ces mots, donc, nous permettent d'entrée de jeu de saisir le type de lecture que nous sommes appelé.es à faire en ouvrant le premier recueil de Chloé Savoie-Bernard, mais peut-être aussi surtout le propos du recueil contenu dans cette citation. Si Biron, Dumont et Nardout-Lafarge mentionnent que chez « Josée Yvon, l'influence contre-culturelle se fond dans un féminisme agressif » (p. 489), il me vient à moi aussi l'idée d'associer d'emblée ces mêmes concepts (ceux de contre-culture et de féminisme agressif) aux poèmes recueillis dans *Royaume Scotch tape*. Éclaté, rempli de références à la culture populaire et à la culture savante, ce dernier présente une écriture sans compromis qui soutient un propos éminemment politique. C'est une lecture politique de l'œuvre qui permet de la penser comme une résistance. En fréquentant le « Royaume scotch tape », il m'est apparu en effet que tout comme ses camarades adeptes des plaisirs du Québec underground contre-culturel, le je-lyrique s'oppose – il résiste – en tout premier lieu à la doxa menant une société qui reconduit la norme, les privilèges et aussi, nécessairement les oppressions ; il s'oppose à une société-spectacle (ou cirque) menée au rythme des discours hypocrites qui ne tarissent pas et dissimulent le vrai, le sincère, polissant sous un vernis brillant l'aliénation des classes

populaires, l'hégémonie des dominants. Il s'agit d'une désacralisation, s'il en est, de nombreux rites de passages à travers des poèmes où le « je » s'amplifie en passant par l'aspect collectif, le commun, de l'imaginaire social :

des parents séparés
du sextage
de la consanguinité
l'enlèvement parental
être l'autre fille
alesse
des mères dépressives
yoopa
des relations à distance
pas se faire rappeler
tinder
du sexe anal
la vitre du char fermé et la petite dedans au soleil
youporn

ça ne fait pas des enfants forts (Savoie-Bernard, 2015 : 21)

Le poème ne présente pas de « je », mais cela ne gomme pas néanmoins le caractère personnel des considérations. Se présentant sous forme de constat lucide, la chute du poème nous laisse comme suspendus à l'idée –urgente– du changement radical et d'un retour à la communauté *réelle* (par opposition peut-être à virtuelle). Et les considérations intimes croisent des éléments bien inscrits dans notre l'imaginaire collectif contemporain. YouPorn, Tinder, sextage : autant de mode de rapprochements qui sont présentés ici comme des raisons de se sentir seuls. Les références à la culture populaire permettent par ailleurs aussi de comprendre, semble-t-il, les dynamiques de production d'hégémonie en plus d'identifier les canaux par lesquels les discours dominants se rencontrent, se reconduisent puis se renforcent et par lesquels, aussi les discours racistes transitent parfois :

de whitney houston
une prestance
de fefe dobson le profil
ou est-ce la forme du visage

overhead in montreal mon corps
échangé comme une carte pokémon

hey macy gray me lance
le vendeur d'une boutique de vêtements
pour me saluer
je demande du feu à un garçon debout
à quelques pieds de la porte de chez baptiste
sur masson
with your yellow coat your curly hair
you are the twin
oui l'exacte jumelle me dit-il
la copie conforme of that actress you must see
the movie she made with arnold
i think her name is rae
devant la brasserie dans les rues du plateau
on m'a crié hey are you rihanna's sister
or something

en plein dans le mille champion i am something
i am what is left
i am the dust of those stars
i am what is fading ce qui s'efface
dans le carton-pâte
de mon royaume de papier glacé

je suis cela
je suis ce qui s'éteint dans mon visage
lorsqu'il réverbère
d'autres visages (Savoie-Bernard, 2015, p. 52-53)

Ici, le poème fait apparaître et subvertit les filiations imposées (à Macy Gray, Whitney Houston, Rhianna) au profit de la revendication d'un devenir sujet que permet la prise de parole poétique et le potentiel agentif qu'elle présente. Pour défaire les nœuds de l'aliénation, pour y résister même, le discours de Chloé Savoie-Bernard investit les clichés de sa (notre)

génération, elle déboulonne les mythes au profit d'une vérité crue, parfois difficile, parfois insoutenable, comme celle d'être exotisée, assimilée aux images de femmes dont nous sommes bombardés. Ainsi, le je-lyrique ou ici la femme noire qui porte la parole, est présentée à la lumière de son « impossible » singularité, dans une sorte de jeu de miroirs qui dépossède le sujet de sa propre image au profit de celle, médiatique, de quelques vedettes – mêmes malheureuses, mêmes mortes, comme dans le cas de Whitney Houston par exemple. Les potentialités de l'avenir ne se déclinent pas de manière à former éventuellement un horizon ouvert, mais bien pour signifier la présence hautement restrictive des représentations genrées et racisées.

Si les possibilités de rédemptions ne sont pas présentées comme telles ici, elles ne sont pas néanmoins totalement absentes du recueil.

on fourre c'est beau ça me fait du bien

suspendre mes fins du monde
aux crochets de bondage
qui tendent ta peau
je les reprendrai en sortant mes désastres de conne

fais un vœu pour chaque marque imprimée
jusqu' à la moelle

pour l'instant me faire une niche
quelque part dans ta beauté
me terrer en toi
comme une chienne

c'est pas une danse funèbre
la joute de nos peaux
pas une petite mort
mon sexe qui se contracte
quelques secondes

me laisser éclairer
un moment seul

un moment seulement

on fourre c'est beau ça fait du bien (Savoie-Bernard, 2015 : 47)

L'amour, difficile, cruel, parfois, se pointe ponctuellement au fil du texte. Le bien-être dans l'intimité des corps partagés apparaît ici et là –parfois, pas toujours– comme la possibilité d'une rencontre réelle et sincère. Comme une brique à l'édifice des royaumes à reconstruire, faisceau perçant l'imagerie *trash* de Chloé Savoie-Bernard, et ce, même si la violence qu'on trouve dans *Royaume scotch tape* n'épargne pas non plus les pages moins troubles, plus sereines, où l'orgasme, par exemple, est salvateur. Mais à la virulence du sentiment amoureux se couple aussi une sexualité parfois débridée, aussi bien des déceptions et tristesses profondes. L'expression de ces désirs et expériences constitue aussi un acte politique, féministe. En fait, le texte nous porte à résister plus chaque vers, chaque page, chaque inconfort devant le dévoilement des vérités évoquées, car d'une vision désemparée du monde, sans doute tire-t-on aussi l'amour et les espoirs de jours meilleurs.

*

Chloé Savoie-Bernard est d'ores et déjà l'une des voix les plus remarquées de sa génération. L'accueil critique de son premier recueil, publié en 2015, Royaume scotch tape, a été favorable au rayonnement de son discours féministe, indéniablement incorruptible, sensible et surtout nécessaire à l'établissement d'une nouvelle éthique de la communauté.

Q : Il est possible d'attribuer une portée féministe à votre discours. Par quels thèmes transitent-ils, mis à part celui de l'avortement ?

CSB : J'ai eu envie de faire un devoir de mémoire vis-à-vis de plusieurs textes phares de la littérature féministe québécoise, en amalgamant à mes poèmes des citations de *La nef des sorcières* ou des *Fées ont soif*, par exemple. En les réutilisant à même mes textes, en me les appropriant, j'ai eu envie de faire voir que les propos qu'ils véhiculent restent contemporains. Dans « Mes sœurs sont des perles irrégulières », je nomme aussi des femmes écrivaines célèbres, que l'histoire a retenues, comme Sylvia Plath, Virginia Woolf, Nelly Arcan, qui ont exploré dans leurs écrits une certaine souffrance. Des écrivaines qui avaient une lucidité à fleur de peau, dont les vies et les œuvres se recourent. Je me dis souvent que nous partageons beaucoup, et que j'aurais eu envie d'être leur amie. Dans ce poème, je parle d'elles mais aussi d'une femme beaucoup moins connue, Fabbie Barthélémy, qui écrivait entre 2005 et 2010 dans des quotidiens montréalais, et qui s'est enlevée la vie. Elle était un peu plus vieille que moi, et je la lisais. Dans *Royaume scotch tape*, j'ai eu envie de réunir ces femmes-là dans une communauté, et là où surgissent des solidarités nouvelles qui ne sont possibles que dans la littérature, je vois un geste féministe.

En outre au travers des liens intertextuels, cette solidarité, je voulais également l'explorer de manière thématique. Je parle beaucoup de « sœurs » dans *Royaume scotch tape* ; je souhaite interroger cette catégorie, ne pas prétendre que la sororité est immanente. Je souhaite plutôt souligner qu'il est impératif de se demander de quoi parle-t-on quand on dit « je » et quand on dit « nous », au féminin.

Q : En quoi la crudité du langage vous sert-elle à nommer les choses? De quelles manières cette crudité du langage établit-elle le rapport entretenu par le sujet lyrique au réel ?

CSB : Je parle cru, j'écris cru parce que je cherche à être lucide par rapport à ce que je nomme ; je ne sais pas si je crois que l'on peut véritablement « être authentique » tant j'ai l'impression que notre authenticité, comme le reste, est conditionnée et travaillée par un ensemble de paramètres. Tout de même, j'ai un souci du mot juste et une très grande envie d'être précise dans mon écriture. Alors, si mon instinct me dit que je dois écrire « fourrer », je le fais sans trop d'état d'âme. C'est une question de sémantique, « fourrer », ce n'est pas « baiser » ni « faire l'amour », c'est un verbe qui décrit une réalité très particulière.

Q : Parlant d'héritage, quelle place accordez-vous à celui de la contre-culture et à l'idée « révolution U.T.O.P.I.Q.U.E » ? Et à celui des écrivaines féministes ?

CSB : Parmi ceux qu'on a associé à la contre-culture, l'écrivaine que j'ai le plus lue est Josée Yvon. J'aime sa langue qui n'est pas mélodieuse, qui est comme cassée, désaccordée. C'est un peu difficile pour moi d'évaluer exactement comment elle m'influence, mais elle le fait assurément. Par ailleurs, j'ai beaucoup lu plusieurs écrivaines féministes, France Théoret, Nicole Brossard, mais aussi Carole David, par exemple. Elles sont des influences importantes pour moi, tant au niveau de l'écriture que du parcours de vie, parce qu'elles ont mis l'écriture au centre de leur existence, et qu'elles continuent à le faire.

Q : Le rapport trouble à l'enfance nous donne à penser qu'il s'agit là d'un royaume à déconstruire en raison d'une fondation gangrenée, sur laquelle on ne peut rien construire. Pouvez-vous commenter un peu cette assertion ?

CSB : L'enfance dans *Royaume scotch tape* est montrée comme le premier lieu où on se fait asséner une identité, comme dans le poème « i put a spell on you », où on dit à la voix

énonciative que « toutes les fées se sont penchées sur [s]on berceau ». Comment arriver à être soi-même alors que l'on se fait dire qui l'on est par d'autre ? Cela commence dès le tout début...il y a aussi tout ce qui est déterminé par la filiation, alors que la famille, les pères, les mères, les tantes, sont autant de présences qui sont convoquées au fil des poèmes. Comment contourner leurs exigences ? Je ne crois pas que les poids de l'enfance, de la filiation empêchent véritablement de construire « une chambre à soi », mais il faut d'abord tout remettre en question, tout briser, pour être en mesure de revoir ce qu'on a envie d'être parmi les décombres de ce qui est imposé. Dans l'univers de ce recueil, on cherche donc à briser ce qui nous est donné d'avance afin de le reconfigurer, de le recycler.

Q : Vous faites un doctorat en études littéraires à l'Université de Montréal, sur la poésie féministe des années 1970 au Québec. De quelles manières votre étude approfondie de ces textes influence-t-elle votre création ?

CSB : Je me sens vraiment très proche de la poésie féministe des années 1970 ; jusqu'à maintenant, je crois que ce sont les lectures dont je me sens le plus près. Il y avait quelque chose d'à la fois désespéré chez ces femmes, et aussi quelque chose de souvent ludique. Elles étaient des intellectuelles, et elles étaient entières, avec une foi qui est moins possible aujourd'hui alors que nous sommes toujours un peu dans le « lol » et l'autodérision...J'aime bien rire de tout comme je le fais mais je suis nostalgique d'un temps que je n'ai pas connu, celui des vraies disputes intellectuelles, où la vie et l'œuvre faisait davantage un nœud. Elle avaient un grand désir de réfléchir ensemble, d'observer ce que le commun permettait de constituer, ou pas, et de figer ces réflexions par écrit, que ce soit dans *La théorie, un dimanche* ou dans *Retailles*. Je suis admirative de voir comment ces écrivaines ont pu conjuguer la

production littérature romanesque et poétique à la réflexion théorique, dans des formes qui leur sont propres. Leurs œuvres ont énormément à nous apprendre et il est temps que la critique universitaire y revienne.

Q : Selon vous, vos lectures et votre expérience, comment se porte la poésie au Québec ?

CSB : La poésie québécoise se porte particulièrement bien : il y a beaucoup de poètes qui font des choses très différentes les unes des autres, et il y a plusieurs maisons d'édition qui portent ces mêmes poètes à bout de bras. Ne manque plus à la poésie québécoise que des lecteurs en dehors des universitaires et des poètes eux-mêmes, et ce sera A+.

Q : Dans Le récit de soi, Judith Butler mentionne : « Aussi, lorsque je rends compte de moi par le discours, mon moi vivant n'est jamais vraiment porté par ce discours. Mes mots s'effacent à mesure que je les livre, interrompus par le temps d'un discours qui n'est pas identique à celui de ma propre vie. Cette "interruption" remet en cause le sens du compte-rendu de ma vie qui ne serait fondé que sur moi seul, puisque les structures rendant ma vie possible appartiennent à une socialité qui me dépasse. » Il me semble que cette « socialité fondamentale » dont il est impossible de se départir oriente juste notre compréhension de votre recueil, car il renseigne sur l'identité du sujet. Comment tout cela s'est-il joué à l'heure de l'écriture ?

CSB : Au fond les propos de Butler rendent compte, me semble-t-il, de l'impossibilité d'écrire notre vie au moment exact où elle se déroule ; l'écriture demande un temps d'arrêt nécessaire, même celle qui se fait au jour le jour, comme lorsqu'on tient un journal intime. C'est dans cette pause nécessaire à l'écriture que se reconfigurent certains propos. Bien

entendu, je me reconnais dans la distanciation d'avec sa petite histoire que supposent les récits de soi comme Butler l'entend. J'ai encore lu dernièrement dans une critique de *Prague*, de Maude Veilleux, un roman autofictionnel, qu'il était narcissique. Évidemment, ce n'est pas parce qu'on parle de soi, à partir de ses propres expériences, que l'ont est narcissique ! Quel poncif ! C'est épuisant d'avoir à réfuter ce type de propos encore aujourd'hui. *Royaume scotch tape* est tiré en partie de mes expériences : c'est parce que j'ai l'impression que des thématiques comme l'avortement, comme la sexualité, touchent à la fois à l'histoire personnelle et à l'histoire universelle que je les explore.

Bibliographie

BUTLER, Judith (2003), *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France (pratiques théoriques).

SAVOIE-BERNARD, Chloé (2015), *Royaume scotch tape*, Montréal, Les éditions de l'Hexagone.

Notice biobibliographique

Marie-Andrée Bergeron est professeure de littérature québécoise à l'Université de Calgary où elle travaille sein de la division d'Études françaises et francophones. Elle a codirigé avec Yvan Lamonde, Michel Lacroix et Jonathan Livernois *Le dictionnaire des intellectuelles au Québec* aux Presses de l'Université de Montréal. Elle est membre du Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec et membre-associée du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises. Ses recherches actuelles concernent la prose d'idées féministe contemporaine.